

## LE RETOUR SUR TERRE

Une silhouette auréolée par un nuage, ce n'est ni un ange ni un démon, c'est Léon Losseau. Quai de la gare de Mons. Une locomotive à vapeur crachote une fumée d'enfer, sous les derniers frimas de l'hiver. Dans la salle des pas perdus, d'un œil synoptique, Léon s'offre une vue générale à la recherche de Berthe, une amie qui devrait être là, à l'attendre. Il consulte sa montre à gousset, dont la chaînette dépasse d'un costume trois pièces de bonne coupe, puis prend la sortie. Barbe courte taillée à l'impériale, sourcils broussailleux, nez prononcé, une inquiétude sur le visage. Il traverse le square Sainte-Waudru, puis longe la Grande Aumône, l'Hospice des Incurables. Là, il croise une élégante qui porte une capeline à fourrure noire sur les épaules. Tel Harpagon accroché à ses pièces d'or, Léon serre sous son bras un précieux paquet. Les écrits d'un poète de renommée mondiale. Alors qu'il cherchait un volume de *la Belgique judiciaire*, notre avocat, également bibliophile et collectionneur, trouve les tirages originaux d'*Une saison en enfer*. Ils croupissaient sur une étagère poussiéreuse rongée par les rats.

Derrière la collégiale, Léon croise trois charbonniers braillards. Il accélère le pas, laisse à sa gauche la rampe qui monte au beffroi, tourne à droite, et pénètre dans la rue Courte. Face au n° 2, se tient un homme maigre vêtu d'une

simple chemise, d'un pantalon trop court, il tient les rênes d'un cheval portant un seau à l'encolure. Le palefrenier discute avec un homme âgé, qui a une tête de savant fou, une pagaille de cheveux blancs, des lunettes rondes. Tout emmitoufflé dans une robe d'intérieur en alpaga, le regard vif, il se tient à l'entrée de sa maison, laquelle est dotée d'un luxueux portique gothique. Le jeune palefrenier et le vieil homme à l'abondante chevelure blanche saluent M<sup>e</sup> Losseau au passage, qui leur répond en soulevant son chapeau. Au bout de la rue Courte, il tourne à gauche et redescend vers le centre-ville, l'écharpe au vent.

Devant le marchand ambulant d'anguilles, son chapeau s'envole et retombe aux pieds d'une fillette appuyée à une charrette, dont la roue est plus grande qu'elle. Une enfant venue d'on ne sait où, élevée hors-sol, déracinée. Boucles blondes, joues barbouillées, une flammèche d'amusement dans les yeux, la gamine récupère le chapeau juste avant qu'il n'atterrisse dans l'eau stagnante du caniveau, elle le lui tend, les yeux plissés, dans un sourire qui laisse apparaître deux dents de lait manquantes. Léon récupère son couvre-chef et lui donne un sou. Un geste aimable, aimant, pas cette charité teintée d'aumône, voire de condescendance...

S'éloignant déjà à grandes foulées souples, il se dit qu'il aurait tant aimé photographier cette petite fée poupline dans sa robe dépenaillée.

Léon rentre chez lui.

Ce soir-là, il est seul avec Marthe, la bonne comme le pain. Ronde, agile, grisonnante. Marthe a connu Léon enfant. Il ne s'en séparera jamais. Dès qu'il entre dans le vestibule, Léon accroche chapeau, écharpe et manteau à la grande patère murale. Marthe se précipite pour l'accueillir, il lui demande si Berthe a donné de ses nouvelles. Marthe lui répond que non, madame Berthier n'est plus réapparue. Léon ne remarque pas l'air embêté de la gouvernante. Marthe s'éclipse les mains dans son tablier. Ses pas font craquer le parquet. Elle ferme la porte avec un surcroît de précaution.

Il hésite entre deux directions, puis s'installe dans le salon face au jardin, le regard en fuite, vers un lointain personnel. En vain. Léon est tracassé. Il prend un livre dans sa bibliothèque. Le range aussitôt sans l'ouvrir. Trop dispersée, son attention passe du jardin au plancher. Le chardon, l'iris, l'orchidée, le magnolia, la rose, les cinq motifs floraux intégrés dans le parquet, les murs, les vitraux, le mobilier et les boiseries. Un intérieur qui s'harmonise au dépouillement mesuré du jardin. Il dépose son précieux paquet sur la table du salon. Il hésite à prendre l'air, préfère rester au chaud, les soirées sont encore froides, malgré un mois de mars sans giboulées. Il regarde. Léon est de ceux qui n'ont jamais la même image à leur fenêtre.

Léon observe les premiers effets du printemps sur le catalpa, qui déploiera bientôt sa cime majestueuse, ses larges feuilles en forme de cœur. Un grand arbre qui sait habiter l'espace, toucher, raconter, apporter ce que notre disposition intérieure convoque.

Catalpa! Un mot qui sonne sioux. Qui claque comme une flèche. Un arbre au tronc lisse, dont le détail mêle si bien l'ébauche et l'achèvement, l'équilibre d'emplâtres et de plaies soudées des écorces. Cette gestuelle de branches au vent. Un étendard qui garde la querelle des moineaux, leurs potins, leurs secrets. Une frivolée de petites fées échappées d'un opéra-comique, elles dansent, ivres aux bras du vent. Longues crinières.

À la fin du dernier acte, sur le tombé de rideau, Léon plonge dans l'intranquillité.

Le soir s'installe sur ce fameux jour du mois de mars 1901 où Léon découvre *Une saison en enfer*. Marthe lui apporte de la soupe et du pain. Il ne mangera rien d'autre aujourd'hui. Sans traîner, il quitte la table et revient dans la bibliothèque. La bonne empoigne une manne de livres qui encombre le passage, elle le fait en grimaçant, parce que son vieux dos lui refait mal. Léon s'en aperçoit : « Laissez ça, Marthe. Je trierai, Raoul montera le reste. »

Raoul, l'homme à tout faire. Un jeune et grand gaillard plein d'énergie, longiligne, monté sur échasses, trop vite monté en graine. Raoul est un orphelin. Son père Gustave s'est tué en tombant d'un toit.

Gustave et Léon se connaissaient depuis l'enfance.

On ne changeait pas de rang social, ni à l'école ni dans la rue. Léon ne dérogeait pas à cette règle, qui cependant n'était pas toujours étanche. Quand le petit Léon croisait le petit Gustave dans le quartier ouvrier des tuileries, ils s'observaient sans morgue ni mépris. Sans parler d'amitié, ils se fréquentèrent régulièrement jusqu'à l'adolescence. Gustave était vif, sans méchanceté, mais ce qui le démarquait des autres, c'était ce côté disons burlesque. Léon se souvient comment Gustave montrait son sexe aux copains. Il ne pouvait pas s'en empêcher. À un moment donné, il sortait cette chose disproportionnée. On était

partagé entre l'effroi et le rire. Leur relation ne s'arrêtait pas à cette exhibition de fête foraine. L'été, ils partageaient leur goût pour la forêt. À l'époque, le bois d'Havré tout proche fournissait chênes et hêtres de qualité. La Haine hébergeait une vie piscicole, Léon et Gustave pourtant si socialement éloignés, c'est le moins qu'on puisse dire, allaient pêcher ensemble dans le coin aux truites. Plus au loin sur la rive de la Haine, se dressait une activité artisanale. Outre la scierie on y trouvait un moulin, une brasserie. Après l'adolescence, leurs chemins se séparèrent, sans pour autant s'opposer. Léon deviendra avocat, Gustave un bon couvreur. Après l'accident de travail mortel de Gustave, son fils Raoul sera élevé par sa mère, une femme seule. Quand elle meurt à son tour d'une pneumonie, tout essoufflée, luisante de sueur, Léon Losseau décidera de prendre le fiston à son service. Raoul n'est alors qu'un tout jeune adolescent non scolarisé, mais brave il apprendra vite. Jusqu'à ce jour, Léon n'a jamais eu à s'en plaindre.

Si la plupart des gamins issus de la grande bourgeoisie traitaient ceux d'en bas avec un certain dédain et, de temps à autre, avec cette cruauté qu'on réserve aux plus faibles, pour les filles c'était quelque peu différent. Aisées ou pauvres, elles étaient des êtres supérieurs. On ne pouvait les approcher qu'à la façon des poètes ou des troubadours. Avec une sorte de respect particulier, une admiration distante ou carrément une ferveur chevaleresque, c'était selon. Dans sa jeunesse, Léon croisait peu de filles qui correspondaient à son imaginaire de petit garçon bien né, qui avait accès aux livres d'images, aux contes les plus divers. Quand il était enfant, il ne côtoyait que les donzelles de la famille, mornes créatures dépourvues de féerie.

Mis à part Florine, une lointaine cousine de Namur, que Léon voyait trop rarement. Elle apprenait le piano, et lors des réunions de famille, semblait devenir muette dès que son cousin paraissait. Au point que Léon faisait pareil ou presque. Ils échangeaient tout au plus un regard. Un ange passait, comme on dit. Puis quelqu'un venait inmanquablement troubler l'instant suspendu. Florine, *l'insaisissable*. Cet adjectif, qui peut avoir un sens juridique, en signifiant ce que la loi défend de saisir, s'appliquera si justement, on le verra, au poète de renommée mondiale qui personnifie le fil rouge de ce récit, à travers la steppe des générations.

Léon est perdu dans ses pensées. Sur sa jambe, il reçoit les coups de tête affectueux du chat. Quoi de plus soyeux que la patte d'un chat, songe Léon, cependant un chat sans ses griffes acérées n'est plus un félin, mais une peluche. Douceur et violence sont comme les doigts d'une seule main, se dit Léon, qui s'attarde sur le grand angulaire du regard, ses pupilles à géométrie variable, et les mouvements combinatoires avec les oreilles. Une leçon de lecture des espaces, constate-t-il, en fixant cette fois intensément le matou, comme s'il voulait entrer dans une sorte d'hypnose, mais sans y parvenir. Trop accaparé par l'absente. Sur la petite table du salon, les tirages originaux de Rimbaud, empaquetés dans un emballage de serge blanche, et une lettre qui n'avait pas retenu son attention jusqu'ici. Il ouvre l'enveloppe, c'est un mot d'adieu de Berthe.

Qui est Berthe Berthier? Une fille venue d'ailleurs, une émigrée protestante, une tenancière d'estaminet. Trop vague, ça! Yeux verts, nez retroussé, une flamboyance rousse. Trop facile. C'est une personnalité à la fois affirmée et fort difficile à cerner. Une faculté certaine d'adaptation, un esprit de sauvegarde, cette forme-là d'intelligence. D'instinct, Berthe comprend que le bon sens n'est pas la chose la mieux partagée, mais la mieux partageable. Autodidacte en tout, elle peut distinguer le bon sens du sens commun. C'est une femme de bien. On a envie de la remercier pour ce qu'elle est. À une époque où l'on martèle à l'oreille des petites filles ce qui sera possible et ce qui ne le sera pas, et aux femmes ce qui est convenable et ne l'est pas, jusqu'à réguler leurs capacités intellectuelles, Berthe sait ce qu'elle veut. Connue et respectée à Mons, dans le quartier de Notre-Dame de Messines, elle sait se tenir. Au four et au moulin, tantôt à la caisse, tantôt avec seau et torchon. Avec l'aide de Léontine, fille de cheminot, courtaude, trapue, vive, une Boraine au regard azuréen. Berthe gère tout, les clients, les fournisseurs, bref, elle mène bien la barque de son estaminet, l'ancêtre du supermarché. En façade, débit de boisson, tabac, épicerie. À l'arrière, une bourloire. On y lance la bourle, un disque en bois de noyer, autour d'une cible tracée au sol. Plus au fond, des poules noires. On ne

parle pas ici des prostituées «exotiques», mais de la poule d'Estaires, originaire du Nord-Pas-de-Calais.

Contrairement aux gallinacés de son poulailler, Berthe vient de plus loin, du Sud, des Cévennes. Pauvre, elle habitait dans une claie. Une petite maison en lauzes de schiste. Deux pièces une sur l'autre, séparées par un plancher à claire-voie, où l'on séchait la Pellegrine et la Peyroulette, deux variétés de châtaignes. Berthe s'était amourachée d'un Belge, ingénieur de fonderie, spécialisé dans la chaudronnerie de cuivre, Pierre Piot, de passage en Lozère. Pierre l'avait ramenée à Marchienne-au-Pont. Berthe apprend à lire et à compter. Mais voilà, elle n'entre pas dans le moule. Pierre se sépare de Berthe avec un petit pécule de «reconnaissance». Pas grand-chose, assez pour démarrer ce commerce à Mons. D'abord la bière, ensuite tout le reste. En cinq ans, non seulement elle a pu embaucher Léontine, mais à force de servir la chope aux soiffards, aux joueurs, et de vendre des œufs, du pain et du lard, elle a gagné assez d'argent pour envisager autre chose. Son rêve, ce n'est pas d'habiter dans les beaux quartiers, ni de rencontrer un quelconque prince charmant. Elle ne fantasme pas non plus sur ce fringuant jeune premier de gazette mondaine, au volant d'une Gardner-Serpollet, une automobile à vapeur appelée l'Œuf de Pâques qui, en cette même année 1901, pulvérise le record de vitesse terrestre à 120,8 km/h, sur la promenade des Anglais à Nice. Non, Berthe ce qu'elle veut, c'est repartir définitivement au pays.

Si Léon ne maîtrise pas ce qui s'exprime en lui à travers cette femme, il ne s'agit pas pour autant d'en consommer la rousseur. Losseau ne va pas chez la Berthier pour s'encanailler, mais plutôt pour se confronter à l'étrangeté de cette fille, et qui sait, mieux se comprendre lui-même.

Léon n'est pas ce mâle convaincu que son pouvoir donne des droits. Il n'est pas dans ce registre-là. Il lui est arrivé d'aider financièrement Berthe c'est vrai, mais il ne payait pas une passe. Berthe est tout le contraire d'une *filie facile*. Léon a du sentiment pour elle. Berthe est une personne entière, généreuse, révoltée dans l'âme, elle ronge son frein, personne ne peut prévoir ce que ça va donner.

Léon range la lettre de Berthe dans un tiroir de son bureau, debout au milieu de sa bibliothèque, comme un errant à la croisée des chemins. Il profite de la pénombre, et il ferme les yeux. Berthe passe doucement de l'invisible au visible. Léon visualise son amante dans une lumière orangée, elle apparaît dans ses pensées comme éclairée par un grand feu de bois. Ses cheveux roux cernent un visage de renarde dont les prunelles se plissent à la lumière. Un œil vert l'autre brun. Une dissymétrie qui la rend encore plus unique. *Un œil vert l'autre brun*, se répète-t-il tout haut.

La dernière fois que Léon a vu Berthe, elle lui a confié, dans un grand calme, son intention de s'en retourner tout bientôt dans sa vallée des Hauts-Gardons.

Losseau est peiné par l'annonce, mais ne bronche pas. Même si dans son for intérieur, il se dit de plus en plus souvent que notre existence sociale n'est qu'un pâle plateau de théâtre. La vie, la vraie, est celle qu'on ose se créer. Léon n'est pas prêt à concrétiser ce concept. Trop tôt. Ou plutôt trop tard, car ce fameux jour de mars 1901, où Léon trouve les originaux de Rimbaud, la flamboyante a tenu parole. Elle n'a pas reculé devant les conséquences d'un retour au pays, où règne surtout la misère, et où quasi plus personne ne l'attend. Ce que Losseau ignore, c'est que Berthe est enceinte de lui. Il ne le saura jamais.